

Je vis dans un cube

Alice

Début octobre 2015

Je vis enserré entre les six parois jumelles d'un cube. Elles se tiennent assez proches les unes des autres, et n'ont pas l'air de vouloir me laisser beaucoup d'espace, ni même de me prêter attention. Quelques pas et un minimum de volonté suffisent à en atteindre la limite, et il ne me reste alors plus qu'à faire demi-tour ou à rester un instant sur place à me demander lequel des quatre murs verticaux est celui que je viens de rallier, sans savoir si cela a une quelconque importance.

Tout est blanc – gris clair, plutôt –, excepté quelques taches de sang qui n'ont jamais pu sécher, là-bas, dans un coin où je ne m'aventure plus qu'involontairement. Je ne sais plus trop ce qu'il m'était arrivé, et je crois que je préfère ne pas me le rappeler. Je garde donc autant que possible mon regard loin de ces stigmates obscurs, et mon cerveau invente des nuances dans le flou des murs pour tromper l'ennui que ces mêmes murs ont pourtant créé. J'ai beau les savoir unis, j'ai souvent l'impression d'y surprendre des zones blanches, des dégradés plongeant hardiment vers des teintes plus foncées... Parfois, même, au coin de mes yeux embrumés, je jurerais apercevoir d'autres couleurs, comme des contrées inconnues et étrangères à mon monde. Mais je ne suis pas dupe : le cube ne contient aucune de ces choses ; il est désespérément monochrome, je le sais. Je le sais, puisque c'est moi-même qui en ai décidé ainsi.

Lorsque je suis lassé de rebondir de mur en bordure et fatigué de contempler ce qui n'est point, j'écris. Un peu comme des comptes-rendus de mes pérégrinations, sauf que ces « comptes »-là sont désespérément vides. Pourtant, j'écris. Peut-être que le vide prend une forme nouvelle lorsque l'on y est un peu trop accommodé. Je pense que c'est quelque chose comme ça, car je commence même à avoir du mal à mesurer l'étendue de ce fleuve asséché dont j'allonge le lit jour après jour. C'est incroyable, cette faculté qu'a le vide de remplir des pages ; il faut en être coupable pour le croire. En revanche, ce vide a quelques difficultés à être lu. Je suppose que c'est en grande partie dû au fait que, perdu dans ce vide, on a du mal à savoir où regarder, comment l'appréhender... En fait, il serait prétentieux de vous demander de me comprendre, et encore plus de vous forcer à débusquer des métaphores derrière chaque ligne. J'aurais moi-même un peu de mal.

J'ai envie de remplir des pages et des pages, mais je ne sais ni pourquoi ni trop comment – comment le faire d'une manière satisfaisante, et comment j'en suis arrivé là. Je n'apprécie généralement ce que j'écris qu'au moment où les idées traversent mon bras, quittant mon corps pour ne jamais y revenir à l'identique. Passé cette étape, je les trouve souvent grotesques, stupides, vaniteuses, voire terrifiantes. Je ne peux donc pas m'arrêter ; il me faut une illusion de nouveauté, même si j'en reviens inéluctablement aux mêmes sujets, aux mêmes mots. Peu importe, car ce ne sont pas *que* des mots : ce sont des songes, un contexte ; un amour volatile, une haine exhumée ; tout ce dans quoi je peux baigner à un instant donné. Ce sont ces instants, transposés, et il me sera toujours possible de les coucher sur papier, fidèlement ou non.

J'essaie de faire passer cet acte d'écriture pour volontaire, mais si je tente de m'observer dans une de ces parois en l'imaginant réfléchissante (cela peut fonctionner, avec un peu de volonté), j'y vois une histoire toute autre. . . Ces lignes qui n'en finissent pas et auxquelles je me dois de donner inlassablement des successeurs enserrant mes poignets comme des menottes que je passe de mon gré presque plein. Les mots m'attachent là où je me trouve, dans mon inactivité, et s'assurent à ma place que je ne commets rien de grave pendant les quelques minutes couvertes par ce phénomène. Tant qu'un crayon est entre mes doigts indécis, le contrôle et un soupçon de volonté y sont également. Le reste du temps, ils sont trop durs à débusquer, et je suis hélas trop occupé pour m'intéresser à cette chasse spirituelle. Alors, j'invoque aussi souvent que possible les mots pour remettre de l'ordre dans mes pensées. Si on écrit autant sur un même sujet, on finit forcément par le comprendre, non ? Je ne vois pas où est la faille dans ma logique ; je refais les mêmes erreurs, encore et encore. Je me remets, après cent mille mots, dans l'état qui m'a poussé à en écrire les tout premiers.

Parfois arrivent des choses passablement intéressantes, mais j'en attends toujours davantage et n'obtiens alors aucune réponse de mon environnement. Je patiente donc jusqu'au lendemain, effaçant le reste de ma perception, ne vivant plus que pour tel ou tel potentiel événement futur qui, je le sais, me semblera futile avant même qu'il ne vienne pour de bon. Ensuite ? Eh bien, ça recommence. Le reste du temps, on peut m'entendre me plaindre que rien ne m'arrive, mais dès que l'inhabituel survient, je suis terrifié et j'essaie de fuir même lorsque je sais que ce qui se fait passer pour une issue n'est que l'entrée d'un dédale sans fin. Je finis par me résigner et par appeler tout cela « des péripéties » pour que ce qui me fait peur semble au moins un peu plus joli. Parmi ces péripéties, celles qui deviennent habituelles finissent par se fondre dans le décor ; je crois qu'elles me causent ensuite presque autant de peine, mais sans que je m'en rende compte. De toute façon, d'autres choses déplaisantes arrivent entre-temps, et je n'ai plus le loisir de me battre contre les précédentes. Ayant traversé les rangs, elles attaquent par un angle mort en toute impunité,

et ce uniquement parce que je suis trop faible pour oser les considérer comme normales et miennes.

J'essaie d'être combatif, de relever la tête, car il m'a semblé remarquer que l'immobilité et la lassitude constituaient de grands dangers pour ma sérénité. Parfois, ces élans de motivation artificielle provoque ce qui s'apparente à des remous. Comment dire ? Le monde tremble autour de moi. Cela ne ressemble pas à une expansion – mon univers me semble toujours aussi étriqué, mais je crois que le cube se déplace. Un grand bruit, et puis la banalité revient, mais avec quelque chose de changé. Peut-être pas dans ce que je vois, mais *en* moi. J'ai alors l'impression de ne plus être capable de voir aussi nettement tout ce que je voyais auparavant, et le moindre courant d'air est emprunt d'une nouveauté qui me réduit à un état de crainte totale, irrationnelle. Mais c'est le prix à payer pour faire avancer mon cube, et après une difficile période d'adaptation, le banal devient ancien et l'inconnu s'impose comme la norme. Est-ce que je gagne au change ? Je n'en ai aucune idée, car j'ai perdu trop de choses de vue pour procéder à une comparaison respectable. J'ai bougé, c'est tout ce que je peux vous dire.

C'est dans ces soubresauts que se cache, je pense, la clef de cette existence cryptique que le sort m'a confiée : parfois, j'entrevois comme un autre monde, d'autres cubes, au-delà des murs qui me tiennent prisonnier. Je m'approche alors de la paroi, y appose mes mains, et tente, un peu apeuré, de ressentir la chaleur des ombres laiteuses qui s'y dessinent. Il m'arrive de deviner comme une silhouette mimant les mêmes gestes de l'autre côté de ces murs impassibles, mais ce n'est peut-être là encore que mon esprit fatigué qui me joue des tours, ou même mon propre reflet. Je suis cependant convaincu que tout ceci – les secousses, et ces visions perdues dans la brume – n'a rien d'un hasard, que le sens de ces manifestations reste simplement à découvrir, et que je ne suis pas le seul être à tenter de percer ces mystères. Je jure qu'un jour, au détour d'un séisme, mon cube se fracassera contre le monde, et qu'une brèche salvatrice s'ouvrira, dussent-elle simultanément fissurer mon cœur. Mon cube s'ouvrira à celui d'un autre, et mon histoire commencera enfin.

Alice